

24 images

24 iMAGES

Fenêtre sur coeur...

Two Lovers de James Cray

Cédric Laval

Number 142, June–July 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laval, C. (2009). Review of [Fenêtre sur coeur... / *Two Lovers* de James Cray]. *24 images*, (142), 64–64.

Fenêtre sur cœur...

par Cédric Laval



Dire que l'on n'a pas été surpris par le synopsis du dernier film de James Gray serait prétentieux. Et pourtant. En s'attardant un peu sur la trilogie qui a précédé *Two Lovers*¹, il est possible de déceler dans la justesse des scènes d'amour qui, pour être rares, n'en sont pas moins mémorables, les prémices de cet apparent changement de registre. Exit les tueurs à gages et les mafieux ; bienvenue dans le monde des gens ordinaires, soumis aux aléas du cœur dans un quotidien sans relief...

Leonard est en crise. Le film s'ouvre sur une tentative de suicide avortée, dont on apprendra plus tard qu'elle n'était pas la première. Un plan fuyant permet de comprendre qu'il peine à se remettre d'une rupture amoureuse, mais le mal est plus profond : Leonard souffre de bipolarité. Il est confiné chez ses parents à un âge où le nid familial est déjà un lointain souvenir. Loin de lui aliéner l'attention de la gent féminine, sa fragilité, sa sensibilité artistique attirent bientôt le regard de deux jeunes femmes aux tempéraments opposés : la brune, Sandra, chaudement recommandée par les parents de Leonard, gage d'une existence stable et sans surprise ; et la blonde, Michelle, plus imprévisible, plus volcanique, plus immédiatement séduisante...

D'emblée, le titre anglais du film joue sur une ambiguïté : les « two lovers » renvoient-ils à l'image du couple, désignant ainsi Leonard et l'élue de son cœur, ou à la notion de choix inhérente à la situation (Sandra ou Michelle) ? Loin d'être anodine, cette ambiguïté permet d'appréhender les énergies contradictoires à l'œuvre dans le film : d'un côté une aspiration positive à la fusion, qui laisse croire à l'épanouissement futur du personnage, de l'autre une énergie de la déperdition, du désarroi amoureux, qui fait craindre un dénouement dramatique, écho douloureux de la première séquence.

Comme pour redoubler cette contradiction, la direction photo oscille entre des couleurs éteintes, proches parfois du noir et blanc, et une lumière plus chaude, souvent associée aux lieux que fréquente Michelle (son appartement, la boîte de nuit, le restaurant, etc.). Le parti pris de la direction photo semble ici épouser celui du personnage, mais rien n'est jamais si simple dans le cinéma intelligent de James Gray.

Plus stimulant peut-être : la dualité des femmes, les énergies contradictoires, les dominantes instables de la lumière ne sont que le reflet de la bipolarité du personnage principal sur le plan de l'histoire, de la narration, de l'image. Allons plus loin : cette bipolarité offre à James Gray un paradigme sur lequel il décline sa mise en scène. Déjà, dans ses films précédents, il mêlait à l'esthétique du polar des accents de mélodrame. Ici, c'est le drame romantique qui en vient à être filmé comme un thriller. Telle scène, où Leonard observe, par la fenêtre de sa chambre, Michelle en train de se déshabiller, évoque le voyeurisme trouble de *Rear Window*. Telle autre, où Leonard doit se cacher derrière la porte de la chambre quand surgit, de façon inopinée, l'amant potentiellement violent de Michelle, fait songer à *Blue Velvet* (et la présence d'Isabella Rossellini au générique n'est peut-être pas étrangère à cette réminiscence...). Lorsque Leonard révèle à Michelle son amour en même temps que ses troubles bipolaires, le flottement persiste, qui nous fait hésiter entre le romantisme passionné du propos et le drame dans lequel pourrait basculer la scène. Cette bipolarité du personnage et de la mise en scène n'est pas sans risques. Selon que l'on privilégie l'unité de ton, on pourra être désarçonné par les accents de comédie, de drame et de thriller qui se côtoient dans le film, ou s'entremêlent à l'intérieur d'une même séquence.

Mais c'est dans ce risque pleinement assumé que *Two Lovers* s'avère passionnant. Comme son personnage principal, le film ne prend pas le parti de plaire d'emblée. Comme son personnage principal, le film est riche de cet équilibre funambulesque entre le prévisible et l'imprévisible. S'il n'est pas malaisé d'anticiper certains développements de la *fabula*, l'intelligence du scénario consiste à désamorcer cette prévisibilité par l'approfondissement des personnages ou le dispositif de la scène. La première rencontre de Sandra et Leonard s'apparente d'abord à un banal coup de foudre, avant qu'une scène subséquente ne contredise cette impression : le coup de foudre (du moins en ce qui concerne Sandra) avait eu lieu auparavant, dans un hors-champ rapidement évoqué. Le personnage de la mère, engoncé dans le cliché de la mère possessive et inquisitoriale, se libère de cette dimension réductrice au cours d'une scène de grande tendresse. La première étreinte de Leonard et Sandra a lieu sur fond de musique d'opéra, stratagème éculé si la musique n'était pas elle-même intégrée à la diégèse : Leonard a acheté ce disque en apprenant que Michelle adorait l'opéra, et la beauté poignante de la scène surgit de ce dispositif ironique par lequel il fait l'amour à la brune Sandra en prêtant allégeance à la blonde Michelle.

Et pour nous convaincre davantage de cette ambiguïté, de cet équilibre fragile sur lequel repose son film, James Gray nous coupe le souffle avec deux séquences finales, belles et mystérieuses : le mystère d'un sourire maternel à peine esquissé, le mystère des larmes de Leonard, la beauté d'un gant que le flux et le reflux des vagues éloignent et ramènent dans une supplique au silence élégiaque... ■

1. *Little Odessa*, *The Yards* et *We Own the Night* sont les trois premiers films de James Gray.

États-Unis, 2008. Ré.: James Gray. Scé.: Gray et Ric Menello. Ph.: Joaquin Baca-Asay. Mont. : John Axelrad. Int.: Joaquin Phoenix, Gwyneth Paltrow, Vinessa Shaw, Isabella Rossellini. 110 minutes. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.